

# La Fugue

## L'Amour

« Il n'y a qu'un bonheur dans la vie, c'est d'aimer et d'être aimé » George Sand



# SOMMAIRE

<b>HISTOIRE</b>	<b>page 4</b>
<b>LITTÉRATURE</b>	<b>page 9</b>
<b>HISTOIRE DE L'ART</b>	<b>page 13</b>
<b>PHILOSOPHIE</b>	<b>page 17</b>
<b>NOS COUPS DE CŒUR ...</b>	<b>page 20</b>

# RÉDACTION



## Histoire

**Hervé de Valous**  
Cofondateur  
Rédacteur



## Philosophie

**Alban Smith**  
Cofondateur  
Rédacteur



## Actualité- Économie

**Arthus Bonaguil**  
Rédacteur



## Littérature

**Ombeline Chabridon**  
Rédactrice



## Histoire de l'Art

**Olivia Jan**  
Rédactrice



## Actualité

**Alain d'Yrlan de Bazoge**  
Rédacteur



**Aliénor Brochot**  
Secrétaire de rédaction



**Pauline  
Doutrebente**  
Responsable communication

Ont également collaboré à ce numéro : **Ysende Debras, Charlotte Chaumard**  
et **Inès de Sevelinges.**



## L'amour, sujet d'histoire(s)

Par Hervé de Valous

*Au diable la vieille histoire politico-militaire ! Les universités du XXIème siècle sont plus ambitieuses, elles font emprunter à l'Histoire des chemins nouveaux, inconnus, là où la recherche est encore fragile. Elles l'obligent désormais à parler d'amour, s'inscrivant dans une démarche très en vogue, celle de la Nouvelle Histoire, axée sur l'étude des mentalités.*

---

**P**hilippe Ariès, François Lebrun, Stéphane Minvielle, et tant d'autres historiens contribuent depuis les années 80 à renouveler en profondeur l'historiographie du couple. Indicateur des mœurs, des pratiques et des sentiments, l'amour dans son sens le plus large se révèle être une clef essentielle de compréhension d'une société et de son époque. Tout en étant un objet complexe de la recherche historique, l'amour reste également un prétexte au récit d'anecdotes truculentes qui égalaient des conversations et font dresser les oreilles des plus curieux.

### **L'amour, une affaire de petites gens !**

Lorsque nous devisons sur l'amour à travers les époques, régulièrement il nous arrive de sourire, dubitatifs, sur la pratique du mariage arrangé. Quelles drôles d'époques que celles qui nous ont précédés ! En réalité, le mariage est une histoire d'affaires seulement dans les classes dirigeantes des sociétés. Alliances, ascension sociale, patrimoine, autant de critères que regardent les familles avant de marier leurs enfants. L'amour ne vient qu'en seconde place, il est plus un luxe



Pieter Bruegel, Le mariage de paysan, 1568 © photo.RMN

qu'une nécessité. Néanmoins beaucoup de couples mariés par leurs familles apprennent à s'apprécier tendrement, à faire naître une complicité intime. Ainsi le vicomte de Chateaubriand, marié par sa famille avec mademoiselle de Lavigne après seulement trois ou quatre rencontres, écrit à son sujet : « *C'était une nouvelle connaissance que j'avais à faire, et elle m'apporta tout ce que je pouvais désirer. Je ne sais si il a jamais existé une intelligence plus fine que celle de ma femme (...). La tromper en rien est impossible* » (*Mémoires d'Outre-Tombe*). Mais ces préoccupations ne touchent pas le plus grand nombre. Dès le Moyen Âge, les milieux paysans se marient par amour, pratique ô combien encouragée par l'Église. Cette dernière sait que les sentiments ré-

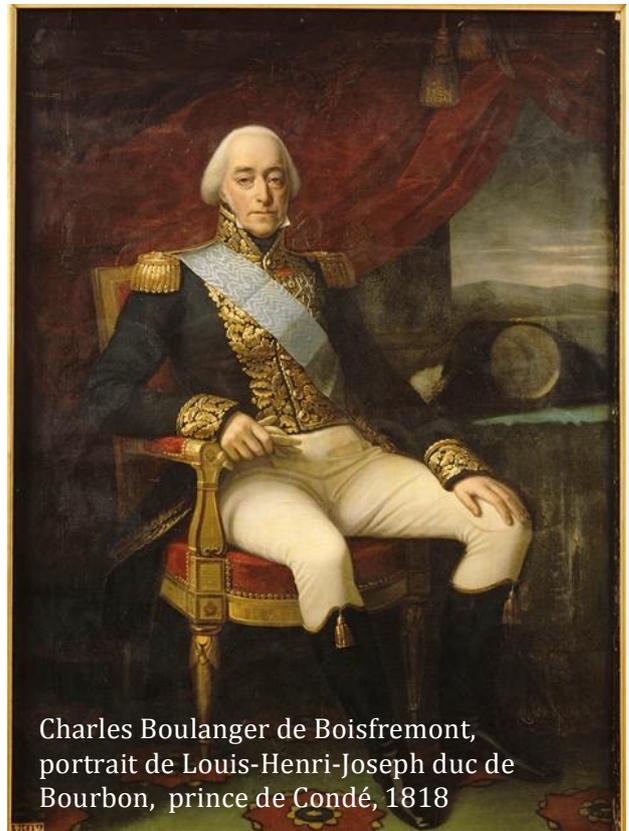
ciproques des deux partis sont l'assurance du bonheur conjugal et la garantie d'éviter des mésententes menant à l'adultère. Pour le commun des mortels, le mariage ne revêt qu'un caractère humain et religieux, loin des considérations diplomatiques de Versailles mariant les enfants de France avec ceux des grandes dynasties européennes. Néanmoins les aristocrates et grands princes n'ignorent pas l'amour : ils savent en tirer parti pour le meilleur et pour le pire.

### **Le secret de la longévité des puissants**

Les jeux d'alcôve ont eu des effets vivifiants pour nombre de grands person-

nages de notre Histoire. Louis XIV et Louis XV surent tirer bénéfice de ces pratiques, grâce à d'adroites maîtresses. L'histoire de Louis XV et de la comtesse du Barry est stupéfiante. Cette maîtresse se distingue des autres par sa très petite extraction : une femme au passé frivole, qui aurait même, fut une époque, vendu ses charmes. Le roi a auprès de lui une professionnelle du sexe qui connaît les secrets pour maintenir entière sa vigueur. L'abattement dans lequel Louis XV est plongé après les morts successives de son petit-fils, de madame de Pompadour, de son fils ainsi que d'autres membres de sa famille, se transforme au contact de cette nouvelle maîtresse sous les yeux des contemporains : « *Louis XV sembla se réveiller de sa torpeur et reprendre goût à la vie. La Cour allait bientôt apprendre que l'instrument de cette métamorphose était une prostituée de luxe* » (B. Craveri). La forme physique du royal amant de plus de 60 ans est exceptionnelle, et digne d'un jeune homme. Ce qui ne manque pas d'étonner la Cour si bien que lorsqu'il est emporté par la variole en 1774, la surprise est totale. Personne ne pensait que la mort pouvait surprendre ce fringant personnage. Mais les frasques des Bourbons sur le sujet ne sont pas terminées. En effet, le dernier prince de Condé, duc de Bourbon, meurt en 1830 dans des circonstances plus que troublantes. Ses gens le retrouvent pendu à l'espagnolette de sa chambre, un matin d'août 1830. Ses pieds touchant le sol, la thèse du suicide est écartée. Madame de Feuchères, sa maîtresse d'origine britannique, est mise en cause. La vieillesse de ce grand aristocrate né-

cessitait des méthodes de plus en plus extrêmes pour conserver sa vigueur sexuelle, comme celle de la strangulation.



Charles Boulanger de Boisfremont, portrait de Louis-Henri-Joseph duc de Bourbon, prince de Condé, 1818

Sa mort surviendrait des suites d'une séance un peu trop poussée... Si bien que le *Figaro* titre dans les jours suivants : « *M<sup>me</sup> de Feuchères est une petite baronne anglaise qui ressemble fort à une espagnolette* ». De fait, la baronne est sur la liste des principaux héritiers de la colossale fortune des Condé. La prestigieuse branche capétienne s'éteint dans une sombre histoire d'alcôve.

## Du mariage de raison à l'amour déraisonné

Le courant romantique du XIX<sup>ème</sup> siècle favorise l'émergence de l'amour-



Le duc de Windsor, anciennement Édouard VIII d'Angleterre, avec Wallis Simpson, le jour de leur mariage en 1937

passion, l'antithèse du mariage de raison pour lequel les individus sacrifiaient l'amour à des intérêts supérieurs. Désormais l'amour devient le premier des devoirs. Les écrivains de ce siècle influencent durablement cette atmosphère par leurs écrits et par leur vie même. L'amour est un absolu, « *la réduction de l'univers à un seul être* » dit Victor Hugo, poussant les être à la folie, au désespoir, au meurtre, et les rendant incapables de résister à cette fatalité implacable. En 1839, Alfred de Musset, après sa séparation d'avec George Sand, se meurt de désespoir : il tente de se suicider. La voie est ouverte à la geste malade des amours

décues et d'un romantisme excessif. Les années passant, ce poison gagne les plus hautes sphères de la politique. Le général Boulanger déstabilise la III<sup>ème</sup> République entre 1888 et 1889 après sa tentative de coup d'État, dans la grande tradition bonapartiste. Le prestigieux militaire jouit d'un extraordinaire soutien populaire. Pourtant après son échec, il s'enfuit en Belgique avec sa maîtresse. Plutôt que de poursuivre son destin politique, il se suicide en 1891 sur la tombe de sa compagne, morte un peu plus tôt. Il réalise cette promesse contenue dans l'épithaphe qu'il avait gravée sur la pierre tombale de la femme dont il était éperdument amou-

reux : « *À bientôt* ». Au siècle suivant, c'est un roi qui renonce au trône, lui préférant l'amour d'une femme : Édouard VIII, roi d'Angleterre refuse officiellement le trône en 1936 au profit de son frère cadet, le duc d'York, pour une américaine, déjà plusieurs fois divorcée et à la réputation sulfureuse, dont il refuse de se séparer : « *J'ai jugé impossible de continuer à assu-*

## Un siècle de romantisme a sapé un millénaire de sens du devoir

*mer ma lourde responsabilité et d'accomplir comme je le voulais mes devoirs de roi sans l'aide et le soutien de la femme que j'aime* » déclare le monarque déchu sur les ondes radio. Un siècle de romantisme a sapé un millénaire de sens du devoir. « *L'amour triomphe de tout, nous aussi cédon*s à l'amour » disait déjà Virgile. ■

## Le silence est d'or

Par Ombeline Chabridon

*Pour parler d'Amour, j'ai choisi de réunir trois messieurs. Le premier écrivait en 1897, le second en 1942, et le troisième en 1990. Ils s'appellent Edmond, Jean, et Alexandre. Un petit demi-siècle les sépare chacun, mais s'ils s'étaient rencontrés, je suis sûre qu'ils se seraient bien entendus.*

Ils ont l'amour chevillé au cœur. Ils en ont une idée haute comme un étendard, brillante comme une étoile, dressée comme une figure de proue. Ils ont voulu écrire l'amour, le représenter vibrant, douloureux, passionné... mais surtout silencieux. Laissez-moi vous parler de leurs héros : trois amants restés muets, trois amants au cœur grand comme leur idéal et à « *l'âme lourde encore d'amour inexprimée* ».

### Aimer avec son âme

Cyrano est laid, mais il a l'âme du poète et le cœur du chevalier. Comme il

n'ose pas déclarer son amour à Roxane, il épanche son cœur par les lèvres de Christian, très épris lui aussi de la belle, et il se décharge des mots qui lui brûlent la poitrine. Acmé de la « *généreuse imposture* », cette fameuse scène du balcon, chef-d'œuvre des mots d'amour : de l'amant, Christian est la figure, et Cyrano, la voix et l'âme. Roxane s'éprend passionnément de Christian dont elle croit qu'il possède l'esprit qui la charme. Quand Christian est emporté par une blessure mortelle, Cyrano est encore là, dans l'ombre, à consoler Roxane. Aux lamentations de l'amante qui pleure « *l'être exquis, le poète inouï, l'esprit sublime, le cœur profond, l'âme magnifique et char-*

*mante* », Cyrano répond des « *Oui, Roxane* », qui sonnent tristement juste. Les dernières scènes de l'œuvre sont d'une rare intensité dramatique. Elles rendent enfin justice à l'amour de Cyrano, parvenu au seuil de la mort. Pour la première fois, celui-ci laisse entendre à Roxane, tout simplement, tout doucement, que c'était lui, l'auteur des mots, des lettres, des poèmes qui reflétaient cette âme qu'elle chérissait tant. Roxane comprend, et s'exclame : « *La voix dans la nuit, c'était vous ! [...] L'âme, c'était la vôtre !* ». Et ces deux vers de Cyrano de résumer tout son héroïsme, évoquant la scène du balcon : « *Pendant que je restais en bas, dans l'ombre noire, D'autres montaient cueillir le baiser de la gloire !* »



Edmond Rostand (1868-1918),  
© encyclopédielarousse

Comment comprendre Cyrano ? Quelle est cette grandeur qui lui fait dire : « *Mais on ne se bat pas dans l'espoir du succès ! Non ! non ! c'est bien plus beau lorsque c'est inutile !* » Le mot est murmuré au tomber du rideau, envoyé comme une maxime et comme un testament : « *Mon panache.* » Merci, Monsieur Rostand, pour l'âme de Cyrano.

### Aimer son pays

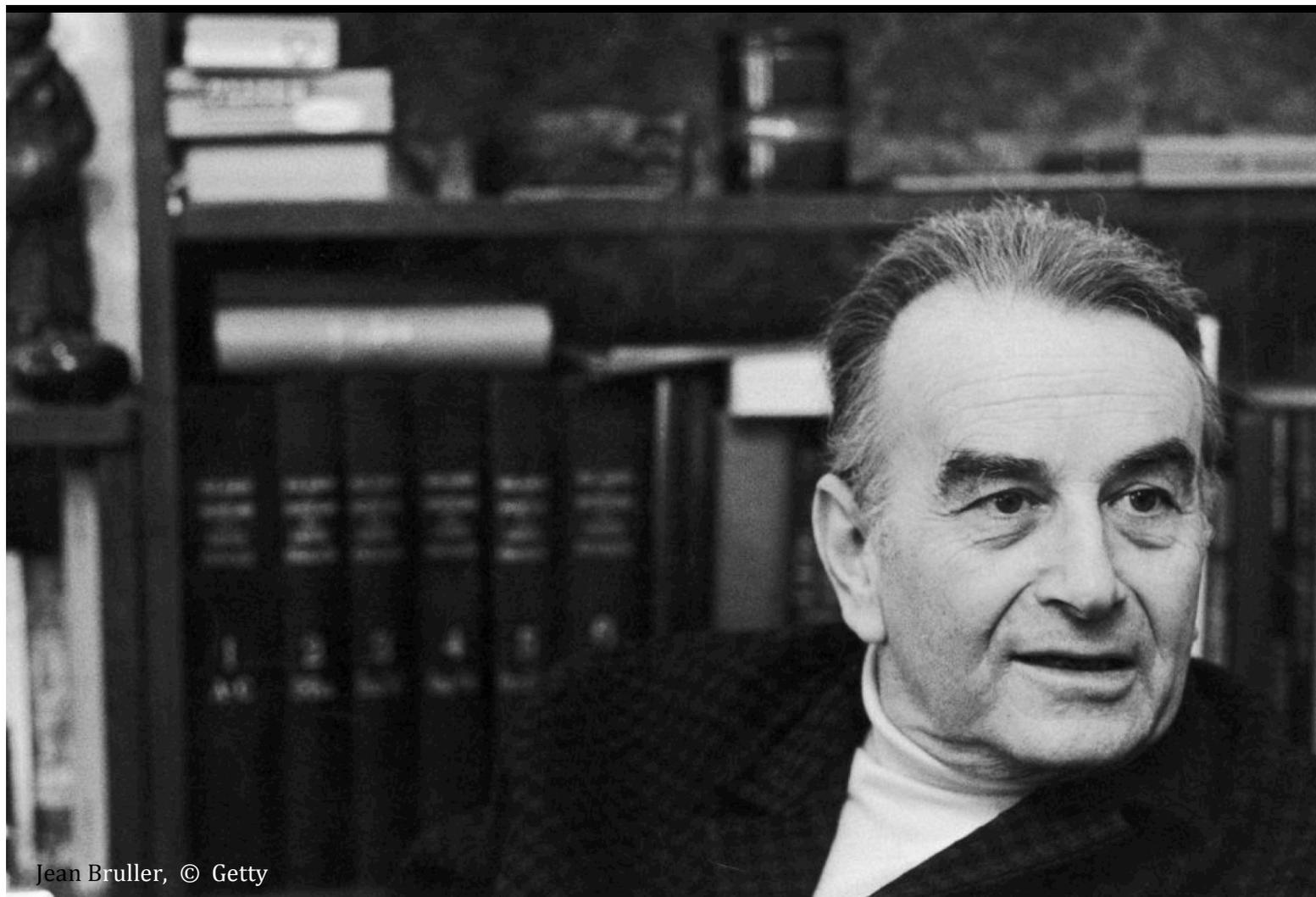
Jean Bruller (alias Vercors) est l'auteur de l'œuvre *Le silence de la mer*. La nouvelle s'étend sur une trentaine de pages, et le silence occupe tout l'espace, par sa densité et sa force dramatique. Vercors raconte l'histoire d'un vieil homme et de sa nièce qui se voient contraints d'héberger un officier allemand sous l'Occupation. L'oncle et sa nièce choisissent de manifester leur résistance à l'ennemi par un silence invincible. Chaque soir, l'officier, aimable, courtois, charmant même, se présente, leur adresse quelques mots, toujours bienveillants, et même admiratifs : « *j'éprouve un grand estime (sic) pour les personnes qui aiment leur patrie* » ; « *je suis heureux d'avoir trouvé ici un vieil homme digne. Et une demoiselle silencieuse.* » Chaque soir, il se heurte au mur de leur silence opaque sans jamais s'en offusquer : il semble même l'approuver. En longs monologues, il ouvre son cœur, il parle de son amour des grands maîtres de la littérature française, de ceux de la musique allemande, et de la fin de la guerre. Il met à jour son

âme de rêveur et de farouche idéaliste. L'intrigue de la nouvelle repose sur le fil qui se tend peu à peu entre la jeune fille et l'officier ennemi, lien invisible fait d'admiration, d'estime et de respect mutuel. Le tour de force de Vercors, c'est de parvenir à rendre visible ce lien imperceptible, silencieux, douloureux. Tout, dans les lignes de la nouvelle, se mesure en reliefs et en creux, en sons et en silences. Des silences immobiles, épais, lourds. Des bruits de pas, des notes de piano. Les moindres gestes, la crispation des doigts, la tension d'une main, l'intensité d'un regard, revêtent eux aussi une dimension nouvelle et se chargent d'une fascinante éloquence. Dans une imbrication complexe des sentiments d'amour et de fierté patriotique, Vercors fait œuvre d'orfèvre et manifeste l'extrême déli-

catesse de l'âme ciselée par la dignité.

### Aimer à la folie

C'est encore une fois l'histoire d'un jeune homme qui rêvait d'amour. Classique ? Peut-être pas tant que ça. Les mots sont bien trop petits pour décrire l'amour auquel il aspirait. Il rêvait un amour plus enivrant qu'un ciel d'étoiles, plus puissant qu'un océan en colère, plus doux qu'un coucher de soleil après l'orage, plus éternel que la farandole des saisons autour de la terre. Il refusait la luxure, l'infidélité et la tiédeur qu'il observait chez ses proches. *« Je voulais désespérément croire en l'éternité des mouvements du cœur, au triomphe de l'amour sur les atteintes du temps. Il y avait en moi un jeune homme*



*romantique qui aurait souhaité n'éprouver que des sentiments insaisissables* ». A vingt ans, il fait vœu de fidélité : il choisit de s'ensevelir dans son affection pour Laure, sa fiancée, et il pense être comblé. Mais voilà qu'intervient une jeune femme surnommée Fanfan, gigantesque effraction, tempête sur les eaux calmes de la vie d'Alexandre. La passion qu'elle lui inspire est sans mesure, fascinante, déroutante. La plus grande crainte d'Alexandre est de laisser cette pierre rare se polir et se ternir par l'usure du temps. Pour éviter l'affadissement, il choisit de

## Une ode à la jeunesse et à l'amour dans leur exigence commune d'idéal, de passion et d'éternité

faire la cour à Fanfan sans jamais céder aux désirs de ses sens. Il veut goûter éternellement les délices de l'amour naissant, fixer à jamais l'instant fugace du *commencement*. « *Séduire Fanfan sans fléchir devint ma maxime. Ce livre est l'histoire de ce choix auquel je me suis cramponné.* » Fanfan d'Alexandre Jardin est une ode à la jeunesse et à l'amour dans leur exigence commune d'idéal, de passion et d'éternité ; voilà, à mon sens, ce qui rassemblerait aujourd'hui Edmond Rostand, Vercors et Alexandre Jardin. ■



# HISTOIRE DE L'ART

## *De amore Dei*

Par Olivia Jan

*La pietà est sans aucun doute la forme artistique qui exprime le mieux la souffrance de la Vierge à la mort de son Fils, et, à travers elle, l'amour incommensurable de la plus parfaite des créatures pour son Dieu.*

---

**A**u catéchisme, on nous apprenait que le premier commandement de Dieu est : « Tu adoreras Dieu seul et tu l'aimeras plus que tout ». C'est ce premier et le plus grand commandement, dont tous les autres découlent, qu'éclaire saint Bernard dans son traité de l'amour de Dieu — *De diligendo Deo* ou *De amore Dei*. À l'aube du XIIe siècle, le grand abbé de Clairvaux illumine ce principe métaphysique de mots limpides. « La mesure, dit-il, c'est d'aimer sans mesure ». Mais qui, mieux que tout ce que le Ciel et la Terre portent d'anges et de saints, peut prétendre à un amour sans mesure, si ce n'est sa divine Mère ? Elle qui aima son Fils jusqu'à la Croix, elle dont l'Écriture nous dit que son cœur fut transpercé d'un

glaive de douleur, elle que l'Église nomme *Mater dolorosa*.

### **Marie, pleine de grâces**

La force de cet amour douloureux a souvent séduit peintres et sculpteurs qui aiment à représenter la Mère de Dieu en vierge de pitié. Le thème de la *pietà* connaît un succès tout particulier aux XVe et XVIe siècles, où la sensibilité religieuse est très forte. Ce sont trois artistes de cette époque, un Italien et deux Français, qui illustreront pour nous cet amour sans mesure.

La première scène qu'il nous est donné de voir est la *Lamentation sur le corps mort*



Fra Angelico, *Lamentation sur le corps mort du Christ*, 1436, Musée Saint-Marc de Florence



Enguerrand Quarton, *Pietà de Villeuneuve-lès-Avignon*, XVème siècle, Musée du Louvre

*du Christ* (Musée Saint-Marc de Florence). Toute en grâce et en délicatesse, cette *pietà* est caractéristique de celui dont la postérité a retenu l'épithète « d'angélique ». Documenté comme peintre à Florence dès 1417, Guido di Piero entre l'année d'après chez les Dominicains de Fiesole, petite ville de Toscane, et prend le nom de Fra Angelico. Toute sa vie, il demeure rattaché au couvent San Domenico où il continue son activité de peintre. C'est là qu'il réalise, en 1436, le panneau de bois représentant la *Lamentation sur le corps mort du Christ*, destiné au maître autel de l'église de la *Compania di Santa Maria della Croce al Tempio*. La scène est émouvante. Entourés

des saintes femmes et de saint Jean, le Christ et la Vierge forment un groupe autonome, intimement lié, celui d'une mère et de son fils. Mais à en croire le « peintre des anges », la Vierge ne souffre pas. Son visage est paisible, à l'image de celui de son Fils. Le geste de ses mains traduit toute l'affection et l'affliction d'une mère pour son fils ; son visage, tout l'amour pour son Dieu, pour un Dieu rédempteur, mort pour le rachat des hommes. Contrairement aux saints qui l'entourent, la Vierge voit, au-delà de la mort, au-delà de l'apparence humaine, la promesse de la résurrection. Son amour transcende tout.

## Douleur retenue

En-deçà des Alpes et une vingtaine d'années plus tard, c'est un peintre Provençal, Enguerrand Quarton, qui reprend le thème de la *pietà*. Au XVe siècle, le panorama artistique français est complexe et certains foyers régionaux, telles que la Provence et la Champagne, sont particulièrement dynamiques. La leçon picturale italienne est assimilée, voire dépassée, pour suivre en France des chemins plus originaux. Là où Fra Angelico déploie une scène lumineuse, gracieuse, presque joyeuse, le peintre provençal crée, avec la *Pietà de Villeneuve-lès-Avignon* (Musée du Louvre), une scène empreinte d'élégance et de douleur retenue. Tandis que saint Jean retire de ses doigts effilés la couronne d'épine de la tête de son Seigneur et que sainte Marie-Madeleine pleure sa mort, sa divine Mère regarde, mains jointes, le corps du Supplicié. Son visage est celui d'une mère dont le cœur est transpercé d'un glaive de douleur. De ses lèvres semblent s'échapper ces paroles inscrites au sommet du retable, « *O vos omnes qui transitis per viam attendite et videte* » : « *O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur semblable à la mienne* ». A Celle qui a



Maître de Chaource, *Vierge de Pitié*, XVIème siècle, église Saint-Martin de Bayel

beaucoup aimé, Dieu a beaucoup demandé.

## Corps de pierre, cœur de mère

C'est en Champagne, à quelques kilomètres au Nord, que la fortune de la *pietà* se poursuit. La région se distingue alors, au XVIe siècle, par la particulière richesse de son patrimoine. C'est l'époque la plus féconde de son histoire, au cours de laquelle l'art du vitrail et de la sculpture connaissent un essor fulgurant. Communément appelé Maître de Chaource, c'est

un sculpteur champenois qui inscrit dans la pierre ce que dut être la souffrance de la Vierge. Sa *Vierge de Pitié* (église Saint-Martin de Bayel) est très expressive. Ce n'est plus la représentation d'une créature et de son Dieu, mais celle d'une mère et de son

fil. Le visage de la Vierge est déformé par la souffrance, tandis qu'elle soutient le corps mort de son Fils, qui subit tant d'outrages. Personne mieux que Notre-Dame des sept douleurs ne connut une telle souffrance semblent dire ces corps de pierre. C'est pourquoi, peintres et sculpteurs imaginèrent l'incarnation de cette souffrance dans leurs *pietà*, destinées à susciter un amour plus profond de Dieu chez le fidèle : « Tu adoreras Dieu seul et tu l'aimeras plus que tout ! » ■



## L'amour de consommation

Par Charles de Lacoste

*Nous vivons aujourd'hui une forte crise de l'amour. Le taux impressionnant des divorces, du célibat, ou même de l'utilisation phénoménale des applications de rencontre, montrent une falsification et une relégation de l'amour au rang secondaire des passions.*

---

**S**a définition a en effet été remodelée. Nous n'en avons plus l'idéal classique dont le mariage était le garant, et la procréation la finalité. Jean-Paul Sartre l'a théorisé dans *l'Être et le Néant* selon sa conception moderne : l'amour échoue irrémédiablement, c'est dans sa nature propre. En effet, il commence par une idéalisation totale de *l'autre*, se poursuit dans ce moment exclusif où l'autre devient notre condition d'existence, puis se termine par l'acte sexuel qui est un effondrement et qui dénature tout de l'être aimé. Notre vision contemporaine hérite directement de cette perspective.

Nous sommes actuellement dans une société de consommation qui favorise beaucoup ce manque d'amour. Ce sont les

propos de Jean Baudrillard qui expliquent que la consommation implique de recevoir puis de détruire. Et l'amour n'y échappe pas. Nous assistons à l'incarnation de l'amour de consommation. La fête de la Saint Valentin est la caricature exacte de la dénaturation de l'amour : « *La Saint Valentin apparaît comme la fête, non des amoureux, mais de la consommation elle-même.* » (Denis la Balme). De Tinder à Meetic, le processus est le même : choisir, consommer, puis détruire pour recommencer.

Les idéaux actuels renforcent cette vision : émancipation extrême de la femme, liberté sexuelle, abolition du patriarcat, tout semble converger vers un amour qui n'est plus *amoureux*. Et cela induit une sorte de détresse, de torpeur par laquelle le consommateur est de plus en

plus éreinté : il est sollicité en permanence dans ses désirs qui deviennent des besoins, dans une peur tacite de rater quelque chose.

Plus grave, nous vivons sans forcément le vouloir ni s'en rendre compte, dans une solitude bruyante. Le déchaînement des réseaux sociaux et de l'usage des smartphones y est pour quelque chose, mais c'est surtout parce que nous ne regardons plus le monde : nous avons oublié le silence et la contemplation. L'art contemporain le montre bien : il n'y a plus de beauté à contempler. Le monde est devenu un terrain de jeu où l'homme, narcissique et égoïste, doit évoluer comme fatalement.

Ainsi devons-nous satisfaire le plus possible nos caprices, enchaîner les aventures d'un soir, selon ce qui nous pousse à les accomplir. Nous sommes désormais dans une société violente qui nous pousse à consommer.

En clair, la société de consommation fonctionne sur le modèle de la nutrition d'un être insatiable qui détruit sans cesse l'objet de son désir, ce qui nécessite son renouvellement, sa production en masse et sa marchandisation.

Dès lors, pouvons-nous espérer que l'amour échappe à cette logique ? Pouvons-nous encore prétendre à aimer ?

Par définition, l'amour n'est pas qu'une passion, n'est pas qu'un désir de possession qu'on pourrait dire "carnivore", où je consomme l'autre, où je le

mange (« elle est *bonne*, regarde comment elle me *bouffe* des yeux »). Non, nous ne pouvons le résumer qu'à cela. Si nous nous concentrons sur la conjugalité, l'amour est une union qui transcende deux êtres dans un même but. C'est un phénomène qui nous submerge et nous pousse vers un objet appréhendé comme absolu.

Comme le remarquait Kant, l'homme par nature a un désir absolu vers un objet qu'il ne peut connaître. Cet objet absolu est la condition de son bonheur. En effet, tout homme tend à la perfection, au bonheur, et l'incarnation de cette perfec-

## De Tinder à Meetic, le processus est le même : choisir, consommer, puis détruire pour recommencer

tion se trouve en Dieu (Thomas d'Aquin). Ainsi ce désir d'absolu ne peut pas être comblé sur terre : nous pouvons en avoir un avant-goût par la contemplation, mais le réel bonheur de l'homme se trouve en Dieu. Et nous aimerions que ce monde soit un absolu. C'est

pourquoi nous projetons ce désir vers un être ou un objet pour le rassasier le plus possible. Mais la passion nous rattrape vite au sein de ces projets : elle se caractérise par l'illusion, car elle me fait aimer la représentation que j'ai de l'autre. La passion se nourrit de méconnaissance.

Mais cela n'est pas vraiment l'amour. Au contraire, ce dernier se nourrit de la connaissance de l'autre, et aussi de sa *contemplation* qui est le contraire même de *consommation*. Contempler c'est être submergé par ce que je vois. La contemplation nous transporte, nous fait dépasser le sujet, si bien que son objet ultime est naturellement Dieu. C'est donc

l'absolu que je contemple chez l'autre que je cherche à connaître. Et à mesure que j'avance dans cette quête, plus je cherche à entrer dans son intimité, plus le mystère de l'autre se creuse ; le fruit de l'amour est le mystère de son être et c'est en cela que l'amour est avant tout contemplatif. « *Aimer, c'est goûter à la proximité d'un être qui échappe à mon savoir* » (Denis La Balme). Et si la contemplation meurt, l'amour meurt aussi.

Levinas abonde dans ce sens dans son *Éthique* : « *L'autre en tant qu'autre n'est pas un objet qui devient nôtre, il se retire au contraire dans son mystère* ». L'autre est donc une sorte de paradis pour nous : il nous donne à voir l'autre dans une joie sans cesse renouvelée, d'où le fait que l'amour est sans *pourquoi*. La simple compagnie de l'autre suffit parfois tant on ne sait pas pourquoi nous aimons. Et nous n'aurons jamais la plénitude de connaissance de l'autre et fort heureusement, car dès que nous rendons raison de l'amour nous n'aimons pas. « *L'amour est manque, bien plus que plénitude. L'amour*

*est plénitude du manque. C'est je vous l'accorde une chose incompréhensible mais ce qui est impossible à comprendre est tellement simple à vivre* » (Christian Bobin, *l'Être d'Or*).

Par nature, l'amour ne s'inscrit pas dans une logique consommatrice. L'amour en tant qu'il est contemplatif échappe à cela. Si c'est le cas, c'est seulement par accident. Mais une autre dimension lui fait échapper à la logique pulsionnelle de la consommation : l'amour est de l'ordre de la volonté (plus le désir s'estompe, ce qui est naturel dans la relation conjugale, plus la volonté doit prendre le pas). Voilà ce que nous avons complètement effacé. C'est le triomphe total du cœur sur la raison. Et notre société est propice à cette falsification. La rectifier serait rendre un service immense à notre temps et aux générations futures. Simone Weil disait dans *La Pesanteur et la Grâce* : « *Tu ne pourrais être né à une meilleure époque que celle-ci où l'on a tout perdu.* » ■

# NOS COUPS DE CŒUR ...

## *PompierS* de Jean-Benoît Patricot

Par Ysende Debras

**E**lle est orpheline, on la dit limitée. Elle s'est construite une histoire d'amour avec un beau pompier. Elle l'a aimé sans concession, sans retenue, sans limite. En retour, il n'a été capable de lui donner que toujours plus de sexe, avant de l'offrir à ses camarades de caserne. Pourquoi pas ? Après tout, elle n'a jamais dit non. Elle ne savait pas qu'elle pouvait dire non, ni comment le dire. Elle se contentait d'aimer. Elle a fini par parler à d'autres femmes. Il va être jugé, il a peur. Inspirée d'un fait divers tristement réel, cette pièce traite sans concession ni complaisance de la question du consentement. A ne pas mettre entre

toutes les mains, elle est cependant sauvée du glauque et du malsain par la puissance poétique de la langue de Jean-Benoît Patricot, par la simplicité toute en finesse de l'action dramatique et par l'innocence de l'héroïne.

La réalité que décrit cette pièce est proprement insoutenable mais la pièce en elle-même est sublime. Elle transfigure l'horreur, transformant une sombre histoire de viol en réflexion sur l'amour absolu. C'est là que réside toute la valeur de l'art dramatique... on peut parler de tout au théâtre, mais pas n'importe comment. Je recommande chaudement pour un public averti. ■

# Uter Pandragon de Thomas Spok

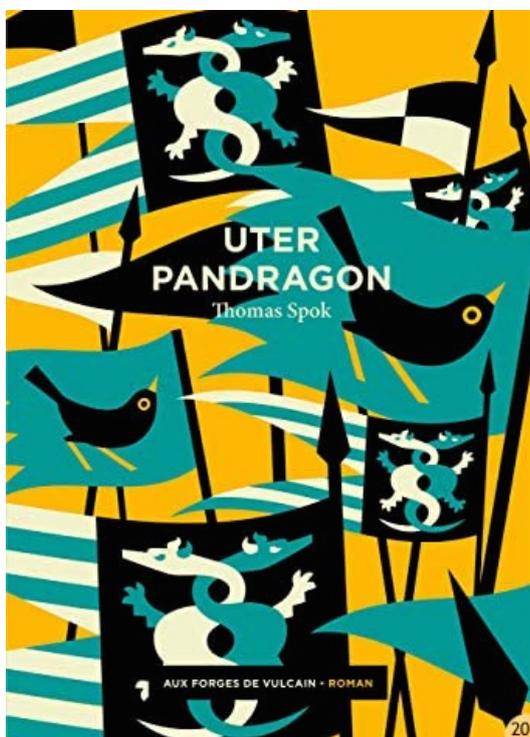
Par Charlotte Chomard

**U**ter Pandragon, vous connaissez ? Et si je vous dis le père d'Arthur ? Tout à coup surgit

en vous les images d'un cycle arthurien maintes et maintes fois revisité.

Pourtant avec l'écrivain Thomas Spok, c'est à un nouveau voyage littéraire dans le monde des fées, dragons et autres valeureux chevaliers que nous sommes invités, grâce à son roman éponyme Uter Pandragon, paru Aux Forges de Vulcain. Dans la veine d'un Tolkien ou d'un Barjavel, l'auteur nous emmène dans un monde poétique et épique : le jeune Merlin, aventurier et amoureux éperdu, serviteur de Dieu dévoué mais enfant tourmenté par son père, le diable,

accompagne dans sa quête le protagoniste principal, Uter. Sans être pompeux, le style se veut recherché. Spok manie la



langue tantôt comme un sabre, tantôt comme une baguette magique, de sorte que nous sommes transportés aux temps immémoriaux de la chevalerie qui n'ont rien de poussiéreux puisque l'auteur parvient à donner de la modernité à la psychologie des personnages. Les archétypes du genre épique et médiéval sont déjoués, l'identification devient possible, vibrante ! Alors, je n'ai

qu'un conseil, procurez-vous ce joyau littéraire et laissez vous envahir par la magie ! ■

# Small Talk de Carole Fréchette

Par Ysende Debras

**C**ommuniquer, ou l'obsession moderne. A une époque saturée d'images, d'informations et surtout de désinformation, une époque qui autorise le premier venu à s'exprimer sur n'importe quel sujet par le biais des réseaux sociaux, des plateaux télévisés ou autres, la pièce de Carole Fréchette vient apporter une bulle d'humanité fantaisiste et pertinente.

Comme le laisse supposer son titre, la pièce trace le parcours de Justine, une jeune femme incapable de « *parler petit* ». Trop vraie, trop entière, trop timide, trop névrosée pour pouvoir lancer un simple « *Que deviens-tu, depuis le temps ?* », elle est mise à l'écart par son entourage et souffre de cette situation. Au renfort d'ateliers et de conseils glanés un

peu partout, elle tente d'apprendre cet art de la conversation qui lui est si peu naturel. Ce chemin la mènera à la rencontre d'un jeune homme blessé qui pourrait être sa voie de rédemption. Peut-être.

Qu'est-ce qui se construit dans une conversation, dont la banalité consternante n'est qu'une façade ? Quel est le pont qui mène à l'autre ? Quelle est l'importance des mots ? La pièce résonne de discours émanant d'une mère aphasique, d'un père méditatif, d'une belle-sœur peu conventionnelle ou d'un frère léger... paroles qui ne s'entrechoquent que pour mieux se compléter. Et si, au milieu de l'abrutissement ambiant, il y avait une voie de sortie ? Voilà le message que porte cette pièce aussi subtile qu'émouvante. ■



**Nous suivre sur Facebook et Instagram :**  
Lafuguejournal

**Nous contacter :**  
lafuguejournal@gmail.com